

Béatrice Barras : être et faire ensemble

Béatrice Barras, co-fondatrice de la Scop Ardelaine, a reçu dimanche 25 septembre l'insigne de chevalier dans l'ordre national du Mérite. L'occasion de revenir sur le parcours d'une femme démontrant qu'un monde solidaire et vertueux est possible.

C'est un drôle de paradoxe que de décorer une femme dont le credo est le collectif. Les Jeux olympiques ne sont pas si loin, et l'on a tous en mémoire les longs podiums dédiés aux sports co, sur lesquels l'intégralité des joueurs ayant œuvré à la victoire s'alignait pour recevoir leur médaille. C'est plutôt de cette façon que Béatrice Barras imaginait les choses s'agissant d'être décorée : des dizaines de médailles pour les dizaines de poitrines qui ont participé avec elle à la réussite de projets comme la restauration du hameau du Viel Audon ou la création de la Scop Ardelaine. Aussi, pas de doute que pour Béatrice, qui reçut l'insigne de chevalier dans l'ordre national du Mérite dimanche 25 septembre à Boffres, cette cérémonie fut bel et bien un sport collectif.

Orthophoniste à Aubenas

Née en 1950 à La Rochelle, d'un papa ingénieur chimiste (nucléaire) et d'une maman bibliothécaire, Béatrice Barras grandit au sein d'une fratrie de quatre enfants. La ruralité, elle la découvre lors des vacances familiales dans la Creuse, au petit village de Goutzon d'où sont originaires ses parents. Sinon, la famille vit au gré des déplacements professionnels paternels, et plutôt dans de grandes agglomérations : Paris, Région parisienne, Avignon... Bachelière en 1967, Béatrice devient orthophoniste trois ans plus tard, métier qu'elle exercera durant une dizaine d'années à Aubenas.

Cela n'aura échappé à personne,

Béatrice, qui a eu dix-huit ans en plein mai 68, est de la génération dorée. Et même si le folklore échelonné des barricades soixante-huitardes ne l'émeut pas davantage, elle passe ses vacances ardéchoises à fréquenter quelques communautés d'artistes et à s'adonner à diverses expériences spontanées*. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre que ces délires adolescents seront sans lendemain, pourtant elle en retirera deux choses qui changeront sa vie : la première est la conscience accrue que le collectif peut être un projet de vie et même de société, et la seconde c'est la rencontre avec un certain Gérard Barras (1970), jeune architecte, qui deviendra son compagnon de vie.

Le hameau du Viel Audon

« La communauté, c'est être ensemble... le collectif, c'est faire ensemble », explique Béatrice. La véritable différence, c'est le projet. « Nous avions Gérard et moi compris que le collectif pouvait être une formidable source d'énergie, pour peu qu'il soit fédéré par un projet commun et encadré. » Et leur projet ils vont le dénicher au début des seventies : le Viel Audon près de Balazuc (sud Ardèche), un hameau abandonné depuis des années par ses habitants, partis émigrer sur les plateaux à la grande époque du ver à soie. Béatrice et Gérard vont donc racheter, non sans peine, ce tas de cailloux, et lancer la reconstruction du hameau par des chantiers de jeunes. « Nous ne voulions pas y vivre ni fonder une communauté. Le projet était la reconstruction en elle-même... nous voulions utiliser le chantier comme un outil éducatif où l'on apprend à faire ensemble. » Et non seulement ce laboratoire à ciel ouvert fut un succès, mais voilà quarante ans que cela dure. Aujourd'hui encore, Le Viel Audon* continue d'être ce lieu d'expérimentation et d'apprentissage d'un collectif pragmatique.

Mais Béatrice et Gérard, qui



C'est Jacqueline Lavillonière, chevalier de la Légion d'Honneur, sage femme, qui a remis la médaille à Béatrice Barras. Photo : Jacques Fargier

entre-temps se sont mariés, restent sur leur faim. « Nous savions désormais qu'un groupe, s'il est conduit et fédéré par un horizon commun, est une source inépuisable d'énergie... mais le Viel Audon était pour nous éducatif et social, fonctionnant sur le bénévolat, cela n'était pas viable économiquement... et nous voulions prouver que ce type de projet pouvait s'inscrire dans une démarche pérenne... bref, que nous pourrions en vivre. » En d'autres termes, il leur faut un nouvel objectif.

Sauver les savoir-faire

Les Barras ont une passion : sauver les savoir-faire délaissés (tisser, faire son pain, élever des bêtes, cultiver...) « Nous avons le sentiment que ce qui avait conduit l'humanité jusqu'à aujourd'hui était en train de disparaître... Nous ne voulions pas tourner le dos à l'industrie, mais encore s'agissait-il que celle-ci ne rompe pas avec sa propre histoire. » Le risque que pressentaient Béatrice et Gérard était que le progrès avale et fasse disparaître le passé, et par là se coupe de ses bases. En cela ils avaient un temps d'avance sur leur époque, et même sur la suivante. Aujourd'hui on parlerait de décroissance, mais à ce moment les Barras voulaient simplement ralentir la machine, ne pas l'emballer, faire en sorte que le monde reste à taille humaine. Étonnant pressentiment, faisant d'eux des visionnaires.

Une filature de laine à Saint-Pierreville

C'est tout simplement dans l'annuaire de l'Ardèche que le couple découvre l'existence d'une filature de laine à Saint-Pierreville. Poussés par la curiosité, les voilà donc un dimanche de 1972 en partance pour le petit village des Boutières. Ils arrivent, cherchent la filature et trouvent un endroit littéralement en train de s'écrouler. Étonnés, ils s'avancent, ouvrent des portes qui craquent, franchissent des murs qui s'effondrent, et se font interpellé par une brave vieille ardéchoise qui les alerte : n'y allez pas, c'est dangereux. Et bien entendu, ils forcent. « Nous avons ressenti une espèce de choc... tout ce patrimoine pré-industriel : les machines, le moulin, les outils... et le savoir-faire, la façon de vivre des gens qui avaient travaillé ici... tout était en train de se perdre... pourtant les moutons étaient là, les paysans aussi, il y avait même encore de la laine sur les machines... il fallait le préserver, et pourquoi pas le ressusciter. » C'est sur la route du retour qu'ils appelleront la vieille ardéchoise pour lui dire : « on ne sait pas encore ce que l'on va faire avec la filature, mais on va faire quelque chose. »

Ils se mettent alors à la tâche, réunissent un collectif, se décrochent du projet Viel Audon, Béatrice va peu à peu abandonner l'orthophonie et durant dix années tout ce beau monde s'échinera à faire revivre la filature de Saint-Pierreville. Ardelaine verra officiellement le jour en 1982, date

du premier emploi, « et encore, on n'était pas certain de pouvoir assurer le salaire chaque mois. » Aujourd'hui, la Scop Ardelaine emploie près de 60 personnes, en 2013 son chiffre d'affaires a approché les 2,2 millions d'euros, et elle est régulièrement montrée en exemple comme une brillante réussite de société coopérative, locale et solidaire.

L'aventure d'Ardelaine est un authentique succès et un trésor d'enseignement. Il serait trop long de la détailler ici, d'autant que Béatrice l'a fait dans son livre : « Moutons rebelles, Ardelaine, la fibre développement local » (édition Repas). Et puisque Béatrice rechigne aux honneurs personnels, ajoutons pour conclure qu'à travers elle c'est non seulement un collectif qui est célébré, mais aussi toute une génération. Cette génération des trente-glorieuses, souvent décriée aujourd'hui pour avoir eu tendance à confondre liberté et libéralisme, mais dont quelques-uns avaient compris avant les autres qu'un bateau ne peut aller plus vite que le gouvernail qui le dirige. C'est une question de bon sens autant que de survie. Béatrice Barras est de ces femmes.

FREDERIC COUTISSON

Spontanisme : le spontanisme est une doctrine de mouvements anarchistes ou d'extrême gauche, croyant qu'il faut faire confiance à la spontanéité révolutionnaire des individus ou des masses. www.lievialaudon.org

Les pionniers d'Ardelaine

Voici les sept personnes qui en 1972 ont cru à l'impossible : relancer une filature de laine en ruralité profonde. Gérard Barras : l'architecte ; Catherine Chambon : la gestionnaire ; Pierre Tissier : le mécanicien ; Simone Tissier : l'institutrice ; Béatrice Barras : l'orthophoniste ; Pierre Cutzach : l'agriculteur ; Frédéric Jean : le compagnon du devoir.

↳ Entretien avec Béatrice Barras : « On a prouvé quelque chose »

Comment avez-vous réagi lorsque vous avez appris que vous serez récompensée ?

« D'abord c'est la surprise, car on est au courant de rien. Puis je me suis dit, comme mon mari l'a eu l'an dernier, sans doute ont-ils dû penser : pourquoi toujours les mecs ? » (Rires)

Que signifie à vos yeux cette médaille ?

« Cette reconnaissance vient souligner le côté hors-norme de notre entreprise. Nous sommes des expérimentateurs qui avons cru à la force du collectif... Ardelaine

prouve que lorsque des gens sont capables de se rassembler, et de fonctionner en synergie, l'impossible devient possible. »

Ardelaine était impossible ?

« Lorsque nous décidons de nous lancer en 72, peu y aurait cru... Monter une coopérative en ruralité profonde dans un secteur aussi peu porteur que celui de la laine, drôle d'idée... Inutile de dire que nous n'avons pas fait d'études de marché, sinon nous aurions tout abandonné. Les moyens sont venus en chemin, par la solidarité. Et nous avons réussi. »



Justement, quelle fut la clé de votre réussite, et à quel moment vous êtes-vous dit : ça y est ?

« Sans aucun doute la clé fut la force du collectif. Lorsque l'on parvient à faire jouer la complémentarité des compétences, même sans argent, on peut faire des choses incroyables... Je ne sais pas si nous nous sommes dits : ça y est ! mais lorsque l'on a été entre vingt et trente salariés,

on s'est dit que l'on avait prouvé quelque chose. »

A votre avis, l'exemple d'Ardelaine peut-il être reproductible à plus grande échelle ?

« On ne pourra pas en faire un copier-coller, mais il y a des idées à prendre. En tout cas, ce que nous espérons, c'est que cela inspire des gens... le sentiment d'impuissance actuel vient surtout du fait que l'on ne sache pas fonctionner autrement, on ne sait pas se rassembler. »

Béatrice Barras : la force du collectif permet des choses incroyables. Photo : Michel Marion

PROPOS RECUEILLIS PAR FREDERIC COUTISSON